1re Année. — N° 8. Octobre 1911.

LE

Monde Psychique

ORGANE MENSUEL

de " l'Institut de Recherches Psychiques de France "

pour l'étude expérimentale

des PHÉNOMÈNES SPIRITES

Travaux de l'Institut de Recherches Psychiques de France

La Dissociation de la Personnalité et les Corps Fluidiques de l'Homme Vivant

Étude d'après l'ouvrage du Dr Morton-Prince (1)

La présente analyse est une étude relative à la désintégration de personnalités, dont le cas remarquable de Miss Beauchamp offre un exemple. Dans cet important problème de psychologie pathologique, je me suis efforcé de démontrer combien il y a d'analogie, au point de vue des phénomènes observés, avec ceux que présentent les corps fluidiques de l'homme vivant.

Miss Beauchamp est une personne chez laquelle se sont développées plusieurs personnalités ; c'est-à-dire qu'elle peut changer de personnalité de moment à moment, souvent d'heure en heure ; et, avec chacune de ces personnalités, son caractère se transforme et ses souvenirs changent. Outre le *moi* réel, original, normal, qui était naturellement destiné à exister, il y a trois autres personnalités distinctes, parce que, quoiqu'elles se servent du même corps, chacune d'entre elles est nettement caractérisée ; cette différence

(1) La dissociation d'une personnalité par Morton-Prince, Professeur de Pathologie nerveuse à Boston. — Félix Alcan, Paris 1911.

se manifeste par une manière de voir, des idées, des croyances, un idéal et un tempérament distincts, et aussi par des acquisitions, goûts. habitudes, espérances et souvenirs distincts. Sur tous ces points, chacune de ces personnalités diffère des deux autres, aussi bien que de la Miss Beauchamp originelle. Deux d'entre elles s'ignorent mutuellement et ignorent la troisième, à l'exception de quelques renseignements qu'elles ont pu deviner, ou obtenir d'autres personnes ; de sorte qu'il y a, dans la mémoire de chacune d'elles, des vides qui correspondent au moment ou les autres étaient incarnées. Tout à coup l'une ou l'autre s'éveille pour se trouver elle ne sait où, et dans l'ignorance de ce qu'elle a dit ou fait l'instant précédent. Une seule de ces personnalités connait la vie des autres et celle-là a un caractère si bizarre, une individualité si différente de celle des autres, que la transformation de l'une des autres personnalités en celle-ci est le trait le plus frappant et le plus dramatique de ce cas. Ces personnalités vont et viennent, se succèdent comme dans un kaléidoscope ; il se produit souvent plusieurs changements dans l'espace de vingt-quatre heures. Il arrive que Miss Beauchamp fait et expose des plans, arrange des projets, auxquels elle s'oppose rigoureusement l'instant d'après, se laisse entraîner par des tendances qui lui auraient fait horreur un moment plus tôt, et démolit ce qu'elle vient d'élaborer et de combiner avec soin.

Rien chez Miss Beauchamp ne correspond à la représention allégorique du mauvais côté de la nature humaine. Car, bien qu'il y ait entre les personnalités de grandes différences d'humeur, de tempérament, de goûts, chaque personnalité est incapable de faire du mal à autrui.

Selon l'idée de l'auteur de cette observation, l'expression de « personnalité désintégrée » est plus correcte que le nom de « double » ou de « multiple personnalité »; or, par la suite, nous verrons que l'auteur n'est pas tout à fait dans le vrai, quand il considère chaque personnalité secondaire comme n'étant qu'une partie du *moi* normal.

Lorsque Miss Beauchamp fut confiée aux soins du Dr Morton Prince elle avait 23 ans, et elle était extrêmement neurasthénique, mais elle ne possédait pas d'anesthésie objective ou autres stigmates physiques : quand le Dr Prince l'hypnotisa, son état d'esprit pendant l'hypnose fut désigné sous le nom de « *moi* hypnotique » ;

en somme il n'y avait alors en elle qu'un *moi* éveillé et un *moi* hypnotique. Plus tard il se présenta un autre état mental. Alors, Miss Beauchamp à l'état normal fut appelée B I, l'état hypnotique B II, et le troisième état (que l'on prit d'abord pour un second état hypnotique, mais dans lequel on reconnut plus tard une personnalité) fut nommée B III. Plus tard encore, un quatrième état se développa et fut appelé B IV. Par la suite B III prit le nom de Sally. Les trois personnalités avaient des traits de caractère bien définis qui donnaient à chacune d'elles une individualité tout à fait distincte.

On peut dire sans exagération que le caractère de B I comporte tous les éléments que les interprètes de toutes les religions, ont présentés comme l'idéal vers lequel doit tendre la nature humaine. Pour cette conscience, l'égoïsme, la dureté, l'impatience, etc... étaient de véritables péchés, dont il fallait la purifier par des jeûnes, des veilles et des prières. B IV incarne le tempérament frivole, l'égoïsme, l'ambition qui sont d'habitude les éléments essentiels de l'être humain. Son idéal dans la vie est de réaliser ses fins personnelles sans se préoccuper des conséquences que cela peut avoir pour les autres, ni de la nature des moyens à employer. B III ou Sally est le Diable, c'est un petit démon délicieux, comme celui que l'on imagine, se plaisant à contrarier les aspirations de l'humanité. C'est en grande partie à ses mauvais tours qu'il faut attribuer les tourments moraux de B I et les difficultés de B IV.

Ce n'est pas le moins curieux des phénomènes nerveux constatés que la diversité des états de santé dont jouissent les différentes personnalités. On serait tenté de croire que, si la mauvaise santé provient toujours d'un trouble physiologique, toutes les personnalités doivent supporter les mêmes misères. Or, il n'en est pas ainsi. Celle qu'on appelle B I est celle qui a le moins de santé, B IV est plus robuste et peut supporter sans inconvénient un effort mental ou physique qui excèderait les forces de B I; quant à Sally, elle ignore absolument la fatigue et la souffrance, elle ne sait pas ce que c'est d'être malade.

B I et B IV ne savent rien du véritable moi, tandis qu'au contraire chacune d'elles connaît les divers « moi » nouveaux dont les souvenirs sont amalgamés avec le véritable *moi* normal de Miss Beauchamp.

*
* *

Peut-on voir dans cette curieuse observation quelques analo-

gies en faveur de l'existence des corps fluidique de l'homme vivant? C'est ce que nous allons essayer de dégager de cette étude.

Le lecteur non prévenu, serait tenté de croire que l'hypnotisme peut créer ce genre de désintégration ; il n'en est rien ; chaque état de conscience, l'état somnambulique, l'état cataleptique, l'état léthargique, est toujours le même *moi*, non normal, mais un *moi* hypnotique. Les procédés hypnotiques ne déterminent pas la désintégration du *moi* normal. Il n'en est pas de même avec les procédés magnétiques ; le dédoublement du *moi* originel peut se faire, mais à condition que le sujet ait passé par les *moi* magnétiques : c'est-à-dire par un *moi* suggestif, cataleptique, somnambulique, léthargique, et finalement par un *moi* nouveau. A l'encontre de ce qui se passe chez Miss Beauchamp, ce *moi* nouveau n'utilise pas le corps du sujet, il possède un corps qui lui est propre ; ce corps fluidique a été dénommé diversement par les spirites, les occultistes, etc.., nous le nommerons le corps odique, c'est donc un « *moi* odique ». Quand ce *moi* est extériorisé, le sujet d'expérience le désigne comme une nouvelle personnalité ; il dit, en parlant de lui : « *Il* veut faire ceci », quand on lui demande comment il se nomme : Il s'appelle « lui », répond le sujet. C'est donc bien un nouveau *moi* séparé expérimentalement du *moi* normal. Il reste à savoir, si ce nouveau *moi* n'est pas un *moi* physiologique.

La matière vivante a ses lois, ses exigences, ses affinités ; sa constitution formerait-elle un *moi* nouveau, différent du *moi* originel ? puisque nous savons que les corps, qu'ils soient physiques ou fluidique, luttent contre la variation et la sensibilité, il doit exister vraisemblablement un équilibre statique et dynamique qui doit se traduire subconsciemment par de l'automatisme, par de la suggestibilité sur le *moi* originel, par une répercussion sur la santé des éléments physiqnes du corps humain, par des variations physiologiques des cinq sens, en déterminant dans le sujet de l'émotivité et la production d'idées fixes. Pour ma part personnelle je suppose que ce *moi* nouveau est un *moi* physiologique.

Ainsi, le sujet d'expériences possède deux *moi* : un *moi* originel et un « *moi* odique » parce qu'il est lié à un corps fluidique. On peut comparer ce *moi* odique, au *moi* B IV, à tempérament grossier, qui réalise le type des ambitions humaines, ainsi que le caractère.

Un second *moi* peut apparaître, si l'on fait agir des passes magnétiques sur le corps fluidique : c'est le « *moi* astral », ce deuxième *moi* est accompagné d'un corps fluidique tout comme le *moi* odique. Le « *moi* astral est le siège de toutes les passions animales de l'homme, de tous ses désirs, c'est le centre des sens. Le *moi* astral est tout le portrait de Sally. Comme Sally, le *moi* astral peut entrer en conflit avec le *moi* odique et lui faire échec ; ils peuvent s'allier, comme dans le cas de Miss Beauchamp.

Une nouvelle série de passes magnétiques exercée sur le corps astral, détermine une troisième désintégration du *moi* originel. Le nouveau *moi* est le « *moi* mental » : il est accompagné de son corps. Ce *moi* forme l'idéal vers lequel tend la nature humaine : c'est le caractère de Miss Beauchamp I précité.

L'expérimentation détermine donc l'extériorisation et la formation de trois « *moi* » tout à fait différents du *moi* originel, normal ; ces trois moi sont accompagnés chacun d'un corps fluidique, car on ne saurait admettre la possibilité de trois directions sans attelages, et, quand on parle d'extériorisation du *moi* du médium ou de son subconscient, il faut qu'il y ait extériorisation de l'un de ses corps : le *moi* sans matière n'existe pas. Chaque *moi* possède un caractère spécial et est au courant de ce que font ou ont fait les autres *moi*, à l'exception du *moi* originel qui ignore les autres *moi*. Le sujet à l'état normal semble ne posséder qu'un *moi* ; « il semble » dis-je, parce que celui-ci a la prépondérance sur les autres *moi* qui fonctionnent dans les coulisses et forment l'être subconscient. Il est difficile de reconnaître le *moi* originel dans une personne quelconque, quand les autres *moi* se partagent la direction ; le *moi* originel ne peut se discerner, qu'à l'étendue de son champ de conscience parce que les autres *moi* lui prêtent leurs bonnes volontés ; mais qu'intervienne un traumatisme, ou une maladie quelconque, la désintégration des *moi* peut avoir lieu et le champ de conscience est retréci, chaque *moi* ayant une tendance à fonctionner à sa guise.

Les trois *moi*, « *moi* odique », « *moi* astral », *moi* mental », dont je viens d'exposer la nature, n'apparaissent qu'après que le *moi* originel a dépassé les phases magnétiques suivantes : *Moi* originel — *moi* suggestif — *moi* cataleptique — *moi* somnambulique — *moi* odique. Pour avoir le deuxième *moi*, le *moi* astral, le *moi* odique devra être un *moi* odique suggestif, un *moi* odique catalepti-

que, un *moi* odique somnambulique. Le *moi* astral semble ne pas passer par ces phases magnétiqesu pour se séparer du *moi* mental. Ces divers *moi* magnétiques ne ressemblent en rien aux *moi* odique, astral et mental : ceux-ci sont susceptibles de développer leur champ de conscience, d'emprunter au *moi* mental, ou d'acquérir, une puissance intellectuelle ; ils semblent posséder une volonté propre qui les fait agir directement ou indirectement par suggestion.

Nous ne pouvons que louer le Dr Morton-Prince, d'avoir écrit cette curieuse observation, alors qu'en France le sujet aurait été classé en quelque Salpêtrière, comme un cas incurable et sous l'étiquette de « personnalités multiples ». Cette observation vient à son heure confirmer l'existence psychologique des corps fluidiqués de l'homme vivant, de chacun desquels nous possédons plusieurs photographies. Plus tard nous établirons les comparaisons de l'auto-biographie du *moi* subsconscient de Miss Beauchamp, avec le *moi* subconscient d'un de nos sujets extériorisant ses divers *moi*, Mme Lambert.



Chef des Travaux à l'Institut de Recherches Psychiques de France.

Tous les lecteurs qui s'intéressent aux sciences psychiques, sont priés de bien vouloir nous transmettre les documents qu'ils pourraient avoir ou se procurer concernant :

Les dédoublements du corps vivant, Apparitions de défunts après la mort, Télépathie, Photographies présentant un caractère anormal et inexpliqué, Cas de réincarnation, etc... Prière de signaler les cas qu'ils auraient dûment constatés, à M. Lefranc, 5, rue Nicolas-Flamel, Paris (4e).

Une Expérience de Fakirisme

En rade de Colombo (Ceylan).

....Un fakir vient de monter à bord, vêtu uniquement d'un *langouti* (sorte de pagne étroit) portant de la main droite le bâton à sept nœuds qui ne le quitte jamais, et de la main gauche un panier où il nous découvre une collection de cobras, nous offrant de nous faire des tours. Nous le prions, tout d'abord, de remiser ses dangereux reptiles et de nous montrer autre chose. Il demande alors un poulet vivant qu'on lui apporte, en lui disant, puisque nous sommes entre hommes, de retirer son *langouti* qui pourrait être pour lui ce qu'est la *gibecière* pour les escamoteurs occidentaux, ce qu'il fait d'ailleurs aussitôt et sans difficulté.

Après s'être accroupi, il dépose devant lui son bâton à sept nœuds, saisit le poulet et le malaxe doucement après lui avoir rentré la tête sous une aile. Chose étrange : le poulet semble diminuer à vue d'œil, et disparaît enfin entre les mains du fakir qui continue son manège. Soudain, il sépare vivement ses deux mains ; chacune d'elles contient un poulet vivant. Il en dépose un sur le pont où l'animal, d'abord étourdi, se secoue puis cherche à picorer, pendant que le fakir recommence son manège avec l'autre poulet.

L'homme réitéra une douzaine de fois successivement son opération, et une douzaine de poulets couraient sur le pont lorsqu'il se leva.

On l'interrogea alors pendant qu'on le payait et qu'il ramassait ses volailles. Etait-ce de la magie orientale ? Il s'en défendit très vivement, affirmant n'être qu'un fakir et non un yoghi, c'est-à-dire un faiseur de tours et non un initié.

Par quel procédé pouvait-il arriver à tel résultat ?

N...

La réponse à cette question est bien simple :

Cet homme n'était en effet qu'un fakir, c'est-à-dire un serviteur de temple où il avait été instruit et au profit duquel il exerçait la profession qu'on lui avait enseignée.

Mais les Orientaux ont bien plus creusé que les savants d'Occident ce que l'on a appelé les *Mystères de l'Etre*. En Europe, nous savons créer l'hallucination, mais seulement l'hallucination individuelle ; lorsque ce phénomène d'ordre psychique s'y produit collectivement, il est le résultat de causes extérieures et accidentelles. Au contraire, les sages d'Orient savent le produire artificiellement et de façon voulue. La plupart des fakirs ont reçu du temple qu'ils servent, les notions nécessaires pour produire simplement par le regard une magnétisation collective qui dispose chacun des assistants à voir dans la réalité ce qui n'est qu'en somme qu'illusion ; on peut tenir pour assuré que si le phénomène eut été produit par un yoghi, c'est-à-dire eût été réel, les poulets auraient été laissés après le départ de l'opérateur de façon que chacun des assistants pût se convaincre de la réalité du fait. Au contraire, le fakir les a emportés avec lui de manière à donner la seule conclusion possible à l'hallucination qu'il avait produite.

Il est, de plus, probable, que si les assistants s'étaient communiqué leurs impressions de façon précise et à l'insu de l'opérateur, chacun d'eux eut vu les poulets avec un plumage différent et dans des directions diverses.

En somme, en Extrême-Orient, le yoghi produit des prodiges réels ; le fakir n'en donne que l'illusion, mais il donne cette illusion par des moyens tels, et si insoupçonnables pour un occidental, qu'ils paraissent eux-mêmes tenir du prodige.

SPECTATOR



Méthode de dédoublement personnel

DEUXIÈME PARTIE

Théorie

III

La volonté et ses procédés de dynamisation

A) *Esquisse de la volonté normale*

Un ouvrier veut mettre une machine en marche : il appuie sur un déclic, et aussitôt, par suite des énergies accumulées, un ressort actionne des rouages qui réagissent les uns sur les autres en se communiquant la force que chacun d'eux transforme et utilise suivant les données qui ont présidé à sa construction. En ce cas, l'ouvrier a pu vouloir mettre la machine en marche, et il a agi dans ce sens jusqu'au bout, c'est-à-dire depuis la connaissance du but poursuivi jusqu'à l'acte terminal qui est l'appui sur le déclic ; mais il n'a pas eu, il ne pouvait avoir la volonté de faire marcher cette machine qui ne se meut que par l'utilisation de forces mécaniques extérieures auxquelles sa volonté s'est bornée à rendre leur liberté d'action. Ceci est du mécanisme et non de la volonté, laquelle a cessé d'agir au moment, précisément, où la machine s'est mise en marche.

Considérez au contraire une bataille. On a pu dire avec raison que dans tout autre combat, la victoire appartient à celui des deux adversaires qui la *veut* avec le plus d'énergie, avec le plus de ténacité. Le chef ne borne pas sa volonté à simplement engager la lutte, à donner l'ordre de marcher en avant, escomptant mécaniquement le succès final, non ; il étend sa volonté à toutes les phases de l'action, surveillant ce qui se passe à sa droite, à sa gauche, à son centre, prêt à donner des ordres nouveaux suivant les péripéties de la journée, prêt à parer à tout événement, maintenant en un mot sa volonté en pleine activité, et, s'il sait vouloir plus longtemps, plus fermement que son adversaire, il finit par lui imposer

sa volonté. Malheur au général qui croit, à n importe quel moment de la lutte, que la réussite finale n'est plus qu'affaire de mécanisme technique et que sa volonté peut se reposer !

Le 14 juin 1800, les troupes françaises et autrichiennes se heurtaient à Marengo. Mélas, après avoir repoussé toutes les attaques et forcé Bonaparte à la retraite juge que c'est dès lors affaire de pure mécanique militaire et il abandonne à son chef d'état-major le soin de terminer la journée : en un mot il cesse de vouloir. Survient Desaix, et Bonaparte, continuant à vouloir, juge que, si la bataille est perdue, il lui reste le temps, avant la nuit, d'en engager une autre — et de la gagner. Bonaparte a *voulu* avec plus de ténacité que Mélas, et Mélas a été battu.

Vouloir ! tout le secret des succès militaires du premier empire est là. Tous les généraux de l'Europe coalisée ne voyaient dans une bataille, toutes les académies militaires ne préconisaient que l'ordre géométrique qui n'aboutit qu'à une mécanique tactique. Napoléon survenait, s'étant assigné un but, voulant l'atteindre — et sa volonté brisait le mécanisme de ses adversaires.

Pour en revenir au point qui nous occupe, il ne faut pas croire que la volonté n'est que l'instrument initial du dédoublement personnel : elle doit en être le ressort constant. Il ne suffit pas d'avoir voulu un instant pour que, mécaniquement, les parties constitutives de l'être humain se dissocient et que le fantôme soit libéré du corps physique, il faut vouloir pendant toute la durée de l'opération dont chaque phase doit être surveillée et activée par la volonté.

En résumé la volonté est le principal agent de toute opération hyperphysique ou autre — par cela même qu'elle domine l'ensemble de l'être : son système intellectuel par l'attention et la réflexion — son système moral, par l'intention et la préméditation — son système psycho-physique, par l'entraînement qu'elle lui a fait subir et par suite duquel elle sait énergiquement s'imposer ; en un mot, la volonté humaine c'est l'homme lui-même.

De tout ce qui précède, je dégagerai les quatre propositions suivantes que je prierai le lecteur de vouloir bien se rappeler, en vue de ce qui va suivre :

I. — La volonté est une force.

II. — La volonté dépend de la maîtrise de soi sur laquelle elle réagit à son tour.

III. — Comme toute force quelconque, la volonté est susceptible de diminution et d'augmentation.

IV. — Les variations d'énergie dans la volonté peuvent s'obtenir soit en agissant sur la volonté elle-même directement, ou, indirectement, sur la maîtrise de soi.

B) *La volonté dans le sommeil*

Tout ce qui vient d'être dit s'applique à la volonté considérée dans son activité normale, c'est-à-dire à l'état de veille ; mais les dédoublements sont excessivement rares qui se font à l'état normal ; le phénomène se produit le plus généralement lorsque le sujet est, soit à l'état de sommeil complet — ce qui constitue la majorité des cas — soit dans un état de somnolence, d'engourdissement ou de torpeur qui est très voisin du sommeil.

Il faut donc examiner ce que devient la volonté en pareille occurence, sans se dissimuler que la question est des plus obscures et par conséquent des plus controversées.

D'abord, qu'est le sommeil (1) au point de vue physiologique, le seul qui nous intéresse ici ? On peut, sous cet aspect, le définir : une période caractérisée par le repos des organes qui servent à la vie de relation, et par un redoublement d'activité dans les fonctions de la vie intérieure.

D'une part, en effet, une des causes principales du sommeil est l'exercice prolongé des fonctions qui nous mettent en relation avec les objets dont nous sommes environnés, d'où suit la lassitude des organes qui appartiennent à ces fonctions. D'un autre côté, tandis que les organes de la vie de relation sont frappés d'une sorte de paralysie durant la période de sommeil, ceux de la vie intérieure non seulement continuent d'agir mais encore jouissent en général d'une plus grande énergie que dans l'état de veille ; c'est ainsi, par exemple, que toutes les fractures, luxations, etc., se guérissent plus vite sous l'influence du sommeil.

En résumé, malgré la suspension d'activité de certains organes, le sommeil est un état essentiellement actif (2)

---

(1) Je ne parle naturellement ici que du sommeil normal, laissant de côté les sommeils anormaux, coma, léthargie, hypnose, etc.

(2) *Dictionnaire des sciences médicales*, art. *Sommeil*, par Montfalcon.

D'autre part, il paraît exister entre les lois qui régissent nos facultés physiques et celles auxquelles sont soumises nos facultés intellectuelles, une certaine analogie, digne d'appeler l'attention. De même qu'il y a, durant le sommeil, redoublement d'activité de forces vitales, internes et passives du corps humain, favorisé par la suspension des forces expansives d'action, de même il y a augmentation de puissance et d'intensité dans ce qu'on peut appeler les forces passives intellectuelles — par exemple la mémoire, l'imagination lorsqu'elle est abandonnée à elle-même tandis que, sensiblement affaiblie, l'attention et la volonté, ces forces expansives de l'âme, ne peuvent plus s'exercer sans effort.

Donc, la volonté est affaiblie durant le sommeil ; elle est même complètement abolie, suivant certains auteurs (1), Darwin, Boerhave et Formey entre autres; Darwin est même à cet égard résolument affirmatif : « La puissance de volition, dit-il, est totalement suspendue pendant le sommeil (2).

Pour ma part je ne partage pas cet avis, et je me range plutôt — au moins partiellement — à celui de Dugald-Stewart quand il se demande (3) : « Dans le sommeil, la faculté de vouloir est-elle suspendue ? » et qu'il répond : « Les efforts que nous faisons dans le sommeil et dont nous avons conscience, montrent assez que la faculté de vouloir n'est pas suspendue. Ainsi, dans un rêve, nous nous croyons en danger et nous voulons appeler au secours. Ce désir, il est vrai, est d'ordinaire sans effet et les cris que nous poussons sont faibles et indistincts, mais c'est ce qui confirme précisément l'opinion que, pendant le sommeil la liaison entre la volonté et les mouvements volontaires est rompue. *La volonté continue d'agir, mais son action reste insuffisante.*

« De même encore, dans le cours d'un rêve effrayant, nous sentons que nous faisons effort pour nous dérober par la fuite au danger qui nous menace ; mais en dépit de nos efforts nous restons couché dans notre lit. Le plus souvent, dans ce cas-là, nous rêvons

---

(1) « Je repousse l'opinion des physiologistes qui veulent que l'exercice de l'attention et de la volonté soit totalement suspendu dans nos rêves, mais je ne vais point jusqu'à dire que ces facultés conservent habituellement toute leur énergie pendant le sommeil. (*Les Rêves et les moyens de les diriger*, sans nom d'auteur. (D'Hervey de Saint-Denis), 1 vol. in-8, Paris 1867).

(2) Darwin, *Zoonomy of sleep.*

(3) Éléments de la philosophie de l'Esprit humain (3 vol. in-4, Edimbourg 1792-1814-1827).

que quelque obstacle nous arrête. Le fait est qu'alors, probablement, le corps n'est pas soumis à l'action de la volonté. On peut donc conclure en disant : *pendant le sommeil régulier, naturel, la faculté de vouloir subsiste, mais elle a perdu toute autorité sur les organes du corps.* »

Ici, le philosophe écossais se montre trop absolu dans ses conclusions : on ne peut dire que la liaison entre la volonté et les mouvements volontaires est abolie : elle est simplement relachée ; on ne peut davantage dire que la faculté de vouloir, tout en subsistant a perdu toute autorité sur les organes, mais que cette autorité s'exerce plus difficilement. Beaucoup de personnes ont la preuve de ce que j'avance, et qui consiste en ceci que, si pour sortir d'un cauchemar en amenant le réveil, la volonté seule est impuissante, elle pourra néanmoins produire un mouvement violent, par exemple amener une brusque détente des muscles extenseurs de la jambe (faire donner un coup de pied), dont le résultat sera d'amener le réveil. Et cela est si simple, si à portée de la plupart, que nous verrons plus tard à utiliser ce moyen au point de vue qui nous intéresse. Je continue la citation :

« Allons plus loin : lorsque nous cherchons à nous endormir, ce qui nous arrive souvent, notre esprit revêt naturellement un état voisin de celui dans lequel il se trouvera lorsque le sommeil sera pleinement établi. Or, il est manifeste que les moyens dictés par la nature pour amener le sommeil ne consistent pas à suspendre la faculté de vouloir, mais bien l'exercice des facultés qui dépendent de la volonté. S'il fallait qu'avant de nous endormir la faculté de vouloir fut suspendue, il nous serait impossible, par aucune espèce d'effort, de hâter le moment du sommeil. La supposition même d'un tel effort est absurde, car c'est dire que la volonté serait dans une activité soutenue pour suspendre les actes mêmes de la volonté.

« D'où l'on est porté à conclure :

« Que l'effet du sommeil sur les opérations mentales a la plus parfaite ressemblance avec celui qu'il a sur le corps. La faculté de vouloir subsiste, mais elle n'a aucun empire sur les facultés de l'esprit... »

Ici encore la conclusion est trop absolue. Oui la faculté de vouloir subsiste, mais, comme nous l'avons vu plus haut, si son action semble abolie sur les forces expansives de l'âme, au con-

traire son action semble plus puissante sur les forces intellectuelles passives (la mémoire qui fait naître les rêves, l'imagination qui leur donne un aliment, etc.)

On ne peut donc réellement dire que, malgré la subsistance de la volonté, son action est totalement abolie, car à qui d'entre nous n'est-il pas arrivé plus d'une fois, en s'endormant, de vouloir se réveiller le lendemain à telle heure, et de se réveiller en effet à l'heure dite ? C'est donc que la volonté reste active... Et cependant la pratique de chaque jour nous la montre s'assoupissant elle-même, cessant virtuellement d'agir à l'approche du sommeil. Comment concilier ces deux phénomènes en apparence inconciliables ? De façon bien simple.

Tout le monde connait ce phénomène particulier d'hypnologie que l'on appelle la suggestion. Un opérateur dit à son sujet en état d'hypnose : « Demain, dans quinze jours, à telle heure vous accomplirez tel acte ». Puis il réveille le sujet qui ne se rappelle rien. Mais le lendemain, quinze jours après, à l'heure dite, la pensée surgit en lui : « Je dois accomplir tel acte ». Et il l'accomplit. Ceci est la suggestion ordinaire réduite à son mécanisme le plus simple. Mais il y en a d'autres infiniment plus compliquées, il y a la suggestion à l'état de veille, il y a l'auto-suggestion. Ce dernier mot nous donne la clé de l'énigme.

Le dormeur, avant de se livrer au sommeil, s'auto-suggestionne : « Demain, il faut me réveiller à telle heure. » La suggestion sommeille avec lui, mais elle a été emmagasinée par le corps astral (1), par la partie astrale du cerveau, si l'on préfère, où elle demeure en puissance d'être pendant que dort le corps physique, et qui lui donne à l'heure dite toute la force dont elle est susceptible, force dont la mesure est en raison directe de celle de la volonté qui l'a produite.

En d'autres termes, la volonté avant de s'assoupir a créé un monoïdéisme qui veille et qui agit à son heure. Nous verrons plus loin (2) que bien qu'assoupie au point de vue physique, la volonté conserve son action propre sur certaines facultés cérébrales, mais pour l'instant, nous n'avons à nous occuper que de cet autre mode d'action que constitue la création d'un monoïdéisme par la volonté.

(A suivre) Ch. LANCELIN.

(1) V. Chap. IV, Constitution occulte de l'être humain.
(2) Chapitre VII, § E.

TRAVAUX GÉNÉRAUX ET RECHERCHES PARTICULIÈRES

LE PROBLÈME DE LA RÉINCARNATION

(suite)

DEUXIÈME PARTIE

Variations de la personnalité dans l'hystérie et retour à l'état normal à l'aide de la suggestion.

Régressions de la mémoire jusqu'aux vies antérieures

La dénomination générale de *Variation de la personnalit* comprend tous les cas qui ont été décrits sous les noms de *double conscience*, de *dédoublement de la personnalité*, d'amnésie périodique. C'est une vie double qui caractérise l'état des sujets ; des phénomènes intermittants surviennent qui changent leur manière d'être et les font passer alternativement de l'un à l'autre de leurs états.

Mitchell et Nott (1) ont publié en 1816 une observation qui est devenue célèbre. Ribot (2), le professeur Sharpey, Azam de Bordeaux (3), et Dufay, de Blois (4), ont publié de curieuses observations à ce sujet. Il est inutile de les reproduire ici : le lecteur n'aura qu'à parcourir les différents ouvrages de ces auteurs, je ne relaterai que les cas de Comar (5) sur le fait de perception interne d'organes, qui n'est en somme qu'une régression de la mémoire accompagnée de régression des organes de la malade.

L'observation III, publiée par Comar (*loc. cit.*) raconte ceci :

« Enfin, j'ai occasion d'observer, à ce moment même, une autre malade qui, comme on va le voir, a à un degré plus élevé encore, la perception très nette de ses organes, automatiquement et physiologiquement : ainsi, en sentant son ventre, elle me dit, comme la première, qu'elle sent une masse en forme de poire ; elle me décrit ses ligaments, ses ovaires et s'écrie tout à coup : « Mais ce que je sens dans le bas-ventre réveille des points douloureux dans la poitrine, il me semble que mes seins se gon-

(1) Mitchell et Nott, Médical-Repostory, janvier 1816.

(2) Ribot, Maladie de la mémoire.

(3) Azam. Hypnotisme. Paris 1887. *Bibliothèque Scientifique contemporaine*).

(4) Dufay (de Bois), La notion de la personnalité (*Revuescientifique*, 15 juillet 1876).

(5) Auto représention, de Bain.

flent : il y a un rapport entre ces deux choses là, ça se correspond ». Je lui dis de sentir encore plus son bas-ventre. Elle me répond : « Mais plus je le sens, plus les seins me font mal », et elle ajoute : « Ça me change non seulement au physique, mais aussi au moral. Je ne suis plus la même ; je suis tout à fait transformée des pieds à la tête, il me semble que je n'étais qu'une enfant, je deviens une femme, je ne suis plus de la même façon; mon caractère aussi change et je sens que dans cet état là, j'ai bien mon âge réel ! »

Dans ce récit on peut voir d'abord l'indice d'un état stationnaire de l'un des corps invisibles, le corps éthérique, ce qui entraîne un état moral correspondant ; un peu plus tard, lors de la restauration de la sensibilité de ses organes, la malade prétend vieillir et s'arrêter à son âge réel ; c'est donc un phénomène de régression, d'après le récit du retour de la sensibilité dans son cerveau ; en voici l'interprétation : « Mais je suis aussi mon cerveau en avant, c'est moi qui suis là, et je me souviens maintenant d'un tas de choses très anciennes, tous mes souvenirs sont là, en avant ; il me semble aussi que j'ai eu deux existences ; dans l'une j'ai grandi sans m'en apercevoir, comme une machine ; je dormais ou je rêvais, je ne sais au juste ; je suis venue chez vous et là je suis redevenue toute petite (en effet en retrouvant sa sensibilité, elle a eu, une fois, une régression de sa personnalité jusqu'à l'âge de 3 ans) et petit à petit j'ai grandi de nouveau ..

Nous assistons d'une part à la croissance normale du corps éthérique, puis tout à coup celui-ci régresse jusqu'à l'âge de 3 ans, puis, de nouveau, reprend sa grandeur normale en rapport avec le corps physique. »

Le phénomène de régression de la mémoire suivi de régression du corps éthérique est assez rare : il ne se rencontre que chez les hystériques très profondément atteints. D'après Bain, c'est au cours du réveil cérébral sans hypnose que se produisent les faits d'auto-représentation. Il ne reste rien au réveil, pas même le souvenir et souvent même la disparition du souvenir n'attend pas le réveil.

Exemple de régression à l'aide de la suggestion

La régression a été poussée beaucoup plus loin par des expérimentateurs espagnols, dont les expériences ont été publiées au Congrès spirite de Paris en 1900; nous en donnons ici le rapport pour démontrer que l'effort de ceux-ci est louable, malheureusement leur expérience est critiquable, attendu que le médium ne remonte dans sa vie passée, qu'à l'aide de la suggestion et que les résultats peuvent être dûs en partie à l'imagination du sujet.

« Le médium étant profondément endormi au moyen de passes magnétiques, Fernandez Colavida, président du groupe des études psychiques de Barcelone, lui commanda de dire ce qu'il avait fait la veille, l'a-

vant-veille, une semaine, un mois, un an auparavant, et, successivement, il la fit remonter jusqu'à son enfance, qu'il lui fit expliquer dans tous ses détails.

« Toujours poussé par la même volonté, le médium raconta sa vie dans l'espace, la mort de sa dernière incarnation et, continuellement stimulé, il arriva jusqu'à quatre incarnations, dont la plus ancienne était une existence tout à fait sauvage. A chaque existence, les traits du médium changeaient d'expression. Pour le ramener à son état habituel, on le fit revenir graduellement jusqu'à son existence actuelle, puis on le réveilla.

« Quelque temps après, à l'improviste, dans un but de contrôle, l'expérimentateur fit magnétiser le même sujet par une autre personne en lui suggérant que ses précédents récits étaient imaginaires. Malgré cette suggestion, le médium reproduisit la série des quatre existences, comme il l'avait fait auparavant. Le réveil des souvenirs, leur enchaînement furent identiques aux résultats obtenus dans la première expérience.

Dans la même séance de ce Congrès, Esteva Marata, président de l'Union spirite de Catalogne, déclare avoir obtenu des faits analogues, par les mêmes procédés, en expérimentant sur sa propre épouse, en état de sommeil magnétique. A propos d'un message donné par un esprit et ayant trait à l'une des vies passées du sujet, il put réveiller, dans la conscience obscure de ce dernier, les traces de ses existences antérieures. »

Exemples de régression de la mémoire à l'aide du magnétisme

Il nous a paru utile de choisir, parmi les nombreuses expériences de M. de Rochas, les faits suivants qui ont été critiqués (1) lors de leur publication dans certains périodiques.

« Tout récemment, j'ai trouvé à Grenoble et à Voiron trois sujets possédant des facultés semblables, dont j'ai pu également vérifier la réalité. Ayant eu l'idée de continuer les passes endormantes, après les avoir amenés à leur plus tendre enfance, et les passes réveillantes après les avoir ramenées à leur âge actuel, je fus très étonné de leur entendre décrire successivement tous les évènements de leurs existences passées et de leurs vies futures en passant par la description de leur état entre deux existences. Naturellement je n'ai pu vérifier leurs assertions pour l'avenir, mais, pour les vies précédentes, les indications qui ne variaient jamais, étaient tellement précises que j'ai pu faire des recherches. J'ai constaté ainsi que les noms de lieux et les noms de familles qui entraient dans leurs récits existaient bien réellement, bien qu'ils n'en eussent aucun souvenir à l'état de veille ; mais je n'ai pu trouver dans les actes de

(1) Revue scientifique et morale du spiritisme, juillet et août 1904.

l'état-civil aucune trace des personnages obscurs qu'ils auraient vécus »

« Ces sujets ne se connaissaient pas, L'une, nommée Joséphine, a 18 ans et habite Voiron ; elle n'est pas mariée. L'autre, Eugénie, a 35 ans et habite Grenoble ; elle est veuve, a deux enfants et possède une nature apathique, très franche et peu curieuse. Toutes deux ont une bonne santé et une conduite régulière. Connaissant leurs familles, j'ai pu vérifier l'exactitude de leurs révélations rétrospectives dans une foule de détails qui n'auraient aucun intérêt pour le lecteur. J'en citerai seulement quelques-uns relatifs à Eugénie, afin d'en donner idée ; ils sont extraits des procès-verbaux de nos séances avec le docteur Bordier, directeur de l'École de médecine de Grenoble.

« Nous avons laissé Eugénie à l'état de tout petit enfant allaité par sa mère. En approfondissant davantage son sommeil, je déterminai un changement de personnalité. Elle n'était pas vivante ; elle flottait dans une demi obscurité, n'ayant ni pensée, ni besoins, ni communication avec personne. Puis des souvenirs encore plus lointains.

« Elle avait été auparavant une petite fille, morte très jeune, d'une fièvre occasionnée par la dentition : elle voit ses parents en larmes autour de son corps, dont elle s'est dégagée très vite.

« Je procédai ensuite au réveil par des passes transversales. En se réveillant, elle parcourt en sens inverse toutes les phases signalées précédemment... Quelque temps avant sa dernière incarnation, elle a senti qu'elle devait revivre dans une certaine famille ; elle s'est rapprochée de celle qui devait être sa mère et qui venait de concevoir. Elle est entrée, peu à peu, « par bouffées » dans le petit corps. Jusqu'à sept ans, elle a vécu, en partie, en dehors de ce corps charnel, qu'elle voyait, aux premiers mois de sa vie, comme si elle était placée à l'extérieur. Elle ne distinguait pas bien alors les objets matériels qui l'entouraient, mais, en revanche, elle avait la perception d'esprits flottant autour d'elle. Les uns, très brillants, le protégeaient contre d'autres, sombres et malfaisants, qui cherchaient à influencer son corps physique ; quand ces derniers y parvenaient, ils provoquaient ces accès de rage que les mamans appellent des caprices. »

Voici ce que M. de Rochas a observé pour Joséphine :

« Après avoir amené Joséphine comme Eugénie, à l'état de tout petit enfant, au moyen de passes longitudinales prolongées pendant une trentaine de minutes, je continuai la magnétisation. Interrogée, elle répondit par signes à mes questions. Elle n'est pas encore née ; le corps qu'elle devait habiter était dans le ventre de sa mère autour de qui elle s'enroulait, mais dont les sensations avaient peu d'influence sur elle.

« Un nouvel approfondissement du sommeil détermina la manifestation d'un personnage, dont j'eus d'abord quelque peine à reconnaître la nature. Il ne voulait dire ni qui il était ni où il était ; et il me répondait

d'un ton bourru et avec une voix d'homme qu'il était là puisqu'il me parlait, du reste il ne voyait rien, « il était dans le noir ».

« Le sommeil étant devenu encore plus profond, ce fut un vieillard, couché dans son lit et malade depuis longtemps, qui répondit à mes questions, après beaucoup de tergiversations, en paysan madré qui craint de se compromettre et veut savoir pourquoi on l'interroge. Je finis par savoir qu'il s'appelait Jean-Claude Bourdon et que le hameau où il se trouvait était Champvent, dans la commune de Polliat.

. . . .

« Il vieillit isolé, en faisant lui-même sa cuisine. Il a un frère marié dans le pays, et qui a des enfants; il se plaint de leurs procédés à son égard et ne les voit pas. Il meurt âgé de 70 ans après une longue maladie. Pendant la période correspondante à cette maladie, je lui demande s'il ne songe pas à faire venir le curé : « Ah bien ! tu te f..... de moi. Tu crois, toi, à toutes les bêtises qu'il raconte ? Va ! quand on meurt, c'est pour toujours ! »

« Il meurt. Il se sent sortir de son corps, mais il y reste attaché pendant un temps assez long. Il a pu suivre son enterrement en flottant au-dessus de la bière. Il a compris vaguement que les gens disaient : « Quel bon débarras ! ». Les prières du curé l'ont calmé, mais cela a peu duré.

« Au cimetière, il est resté près de son corps et l'a senti se décomposer ce dont il souffrait beaucoup. Son corps fluidique, qui s'était diffusé après la mort,a repris une forme plus compacte. Il vit dans l'obscurité qui lui est très pénible, mais il ne souffre pas « parce qu'il n'a ni tué ni volé. » Seulement il a quelquefois soif, parce qu'il était assez ivrogne. Il reconnait que la mort n'est pas ce qu'il pensait; s'il avait su ce qu'il sait maintenant, il ne se serait pas tant moqué du curé. Je lui propose de le faire revivre. — « Ah ! c'est pour le coup que je t'aimerai. »

« Les ténèbres dans lesquelles il était plongé ont fini par être sillonnées de quelques lueurs ; il a eu l'inspiration de se réincarner, et il s'est approché de celle qui devait être sa mère ; il l'a entourée jusqu'à ce que l'enfant vint au monde ; alors il est entré peu à peu dans le corps de cet enfant. Jusque vers 7 ans, il y avait autour de ce corps comme une sorte de brouillard flottant avec lequel il voyait beaucoup de choses qu'il n'a plus revues depuis.

« Quand j'eus fini de tirer de Bourdon les renseignements que je jugeais utiles, je tentai de remonter encore plus haut. Une magnétisation prolongée pendant près de trois quarts d'heure, sans m'attarder à aucune étape, me ramena à Jean Claude tout petit.

« Puis nouvelle personnalité. — C'est maintenant une vieille femme qui a été très méchante ; elle était une mauvaise langue et se plaisait à faire du tort aux gens, Aussi souffre-t-elle beaucoup. Elle est dans des

ténèbres épaisses, entourée de mauvais esprits. Elle parle d'une voix faible, mais répond toujours d'une façon très précise aux questions que je lui pose, au lieu d'ergoter à tout instant comme le faisait Jean-Claude. Elle s'appelle Philomène Carteron.

« En approfondissant encore le sommeil, je provoque les manifestations de Philomène vivante......

« Avant son incarnation, Philomène avait été une petite fille, morte en bas âge. Auparavant elle avait été un homme qui avait tué ; c'est pour cela qu'elle a beaucoup souffert dans le noir, même après sa vie de petite fille où elle n'a pas eu le temps de faire du mal, afin d'expier son crime. Je n'ai pas jugé utile de pousser plus loin le sommeil, parce que le sujet paraissait épuisé et faisait mal à voir dans ses crises.

« Mais, d'autre part, j'ai fait une observation qui tendrait à prouver que les révélations de ces médiums reposent sur une réalité objective.

« A Voiron, j'ai pour spectatrice habituelle de mes expériences une jeune fille d'esprit très posé, très réfléchi, et nullement suggestible, Mlle Louise, qui possède à un très haut degré la propriété (relativement commune à un degré moindre) de percevoir lès effluves humains et par suite le corps fluidique. Quand Joséphine ravive la mémoire de son passé, on observe autour d'elle une aura lumineuse perçue par Louise. Or, aux yeux de Louise, cette aura devient sombre quand Joséphine se trouve dans la phase qui sépare deux existences. Dans tous les cas, Joséphine réagit vivement quand je touche des points de l'espace ou Louise me dit percevoir l'aura, qu'elle soit lumineuse ou sombre.

« Il est, du reste, fort difficile de concevoir comment des actions mécaniques, comme celles des passes, déterminent le phénomène de la régression de la mémoire d'une façon absolument certaine jusqu'à un moment déterminé et que ces actions, continuées exactement de la même manière, changent brusquement à ce moment là, leur effet, pour ne plus donner naissance qu'à des hallucinations ».

Ces deux curieux cas de régression furent naturellement critiqués dans leur forme expérimentale. M. de Rochas, au début de ses observations, pose en principe que les passes longitudinales font remonter le sujet dans le passé, tandis que les passes transversales le font descendre dans l'avenir. En d'autres termes, on vieillit le sujet par les passes longitudinales, tandis qu'on le rajeunit par des passes transversales.

Feu Gaston Méry répondit à ce procédé, dans l'*Écho du Merveilleux*, qu'il avait bien endormi des sujets au moyen de passes longitudinales, mais qu'il n'avait jamais constaté que ces passes déterminassent chez ces sujets une régression de la mémoire. Elles les plongeaient dans le sommeil magnétique mais sans les situer, dans le temps, à un autre moment que le moment même de l'expérience ; et, d'après son opinion, pour que

les sujets de M. de Rochas endormis de la même façon, rétrogradent dans le passé, il faut qu'une force quelconque les y pousse. Cette force, dit-il, ne peut être que la volonté de l'opérateur, exprimée par avance ou agissant par suggestion mentale. Ce qui prouve bien d'ailleurs que la régression de la mémoire n'est qu'apparente, c'est que lorsque M. de Rochas interroge le sujet endormi sur des choses actuelles et par exemple sur les conditions mêmes de l'expérience, le sujet lui répond le plus naturellement du monde comme s'il avait son âge réel, et non pas comme il répondrait, s'il était, comme le croit M. de Rochas, retourné à une époque antérieure de sa vie.

Et alors, de deux choses l'une :

« 1° Ou bien il se produit dans le sujet, une sorte de dédoublement de la personnalité qui fait coexister en lui l'être qu'il était autrefois et l'être qu'il est aujourd'hui, l'un ou l'autre de ces deux êtres répondant aux questions, suivant que ces questions s'adressent au personnage de jadis ou au personnage d'à-présent.

« 2° Ou bien le sujet endormi, sous l'influence du magnétiseur, joue le personnage de sa jeunesse ou de son enfance, comme il jouerait celui d'un général, d'une nourrice, etc...

« Que l'on s'arrête à l'une ou l'autre des deux alternatives, il n'y a pas chez le sujet, abolition du souvenir de tous les faits de sa vie postérieure à l'époque où on l'a replacé, il y a seulement résurrection du souvenir des faits relatifs à l'époque donnée. »

M. Gaston Méry donne là deux hypothèses qui ne sont vraies que pour les sujets soumis à l'expérimentation d'après les données de M. de Rochas, mais il ne faut pas oublier que les sujets qui ont donné la régression sont peu nombreux ; aussi ceux avec qui M. de Rochas a eu la chance d'expérimenter sont au nombre limité qui ne dépasse pas je crois 5-6, sur plus d'un cent de sujets qui lui sont passés par les mains pour ses nombreuses expériences.

Il a été dit aussi que les résultats de la régression n'étaient dus qu'à des suggestions exercées par des magnétiseurs ou par des personnalités étrangères au sujet ; M. de Rochas nous dit ceci : (1)

« Ces suggestions ne viennent certainement pas de moi, qui ai non seulement évité tout ce qui pouvait mettre le sujet sur une voie déterminée, mais qui ai souvent cherché en vain à l'égarer par des suggestions différentes. Il en a été de même pour les autres expérimentateurs qui se sont livrés à cette étude.

« Sont-elles l'effet d'idées qui, suivant l'expression populaire « sont dans l'air », et qui agissent plus fortement sur l'esprit du sujet dégagé

---

(1) Annales des sciences psychiques, janvier 1906, p. 22.

des liens du corps ? Cela pourrait bien être dans une certaine mesure, car on a remarqué que toutes les révélations des extatiques se ressentent plus ou moins du milieu dans lequel ils ont vécu.

« Sont-elles dues à des entités invisibles qui, voulant répandre parmi les hommes la croyance aux incarnations successives, procèdent, comme la *Morale en action*, à l'aide de petites histoires sous des noms supposés pour éviter les revendications entre vivants ?

L. Lefranc

Chef des Travaux à l'Institut de Recherches Psychiques de France.

(A suivre)

POUR PARAITRE

dans le prochain numéro

« Expériences relatives au « Corps du désir »

par M. Albert de ROCHAS

La doctrine hindoue de la métempsychose[1]

Pour les réincarnationnistes, la théorie des renaissances explique, de la façon la plus logique et la plus satisfaisante au point de vue scientifique, les grands problèmes dont des siècles sans nombre ont successivement cherché la solution. Prenez, par exemple la question de l'hérédité que les philosophes de l'antiquité hindoue étudiaient et discutaient dans le mahabharata. Il était évident, pour eux, que certaines facultés morales, ou physiques se transmettent de père en fils, ce qui fait que certaines familles possèdent des caractères génériques, que certaines races présentent des qualités spéciales qui se retrouvent dans chaque génération. De même ils étaient convaincus que le mal commis dans le passé produit ses conséquences — non peut-être immédiates, mais toujours nécessaires. « Une injustice peut ne pas amener de résultats immédiats : les suites s'en manifesteront chez le fils de son auteur, chez le fils de son fils, chez le fils de sa fille... » Mais bien qu'admettant le principe de l'hérédité, ils regardaient comme illogique que l'Être Suprême mit au monde une créature avec un ensemble de qualités ou de défauts qu'elle n'avait rien fait personnellement pour mériter. Ainsi la doctrine du Karma et celle de la réincarnation donnaient à ces philosophes la raison de toutes les apparentes injustices que comporte la vie humaine. Leurs raisonnements à propos des graves questions du mal et de la douleur nous montrent à quel point ils avaient étudié et approfondi ces sujets. Ces seules doctrines, selon eux, suffiraient à concilier les principes de fatalité et de libre arbitre.

Vyasa dit à Yudhishthira : — « Tout au monde est-il l'effet du hasard, ou bien nos joies et nos tristesses actuelles sont-elles la conséquence d'actes antérieurement accomplis par nos auteurs ? Si l'homme agit bien ou mal, en recevant l'impulsion de l'Être Suprême, c'est donc l'Être Suprême qui serait responsable de ses actes. Lorsqu'un homme abat un arbre à coups de cognée, est-ce l'instrument ou l'individu qui est responsable de l'acte ? On ne peut faire remonter la responsabilité du fait au fabricant de la cognée ! »

(I) Un occidental dirait *réincarnation* ; la réincarnation, en effet est le passage de l'esprit d'un corps *humain* dans un autre corps *humain* ; la métempsychose est le passage de l'esprit d'un corps dans un autre corps — humain ou *animal*. On a tendance de nos jours à confondre les deux termes ; mais il ne faudrait pas voir dans l'emploi du mot *métempsychose* que fait notre auteur, un résultat de cette confusion. Les philosophies hindoues, en effet, et particulièrement la doctrine bouddhique admettent parfaitement que, dans certains cas, après une vie particulièrement mauvaise, l'esprit parvenu au stade de l'humanité retourne à l'animalité. La même théorie se rencontre aussi dans certaines doctrines occidentales évidemment imbues d'orientalisme — mais d'une application si particulièrement exceptionnelle qu'elle n'infirme pas l'idée représentée par le terme réincarnation. (*Note du traducteur.*)

Ce raisonnement tend à prouver que si la destinée est uniquement la conséquence d'actes accomplis en de précédentes existences, la responsabilité de la faute ne saurait être assumée par l'homme au cours de la vie présente, pas plus que le fabricant de la cognée qui a abattu l'arbre ne peut être rendu responsable de cet acte. « Mais ce n'est pas tout, ajoute ce philosophe, car les actions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, retombent sur leur auteur dans un mouvement en quelque sorte circulaire, et l'homme recueille certainement les fruits à la fois de son présent et de son passé. Tout acte mauvais a sa source dans un autre, mais aussi tout acte mauvais appelle forcément son expiation, de telle sorte qu'en fin de compte, tout doit être racheté, et l'âme humaine qui a failli pourra enfin, après ce rachat, atteindre la perfection. »

La grande conclusion que, pour s'aider dans la vie terrestre, les vieilles philosophies ont tiré de ce raisonnement, fut celle-ci : la peine et la joie sont ici-bas choses également méconnues, puisque la destinée de l'homme serait, sur terre, d'accomplir un devoir pour atteindre plus tard seulement le bonheur.

« La perte de la fortune, celle d'une épouse, d'un fils ou d'un père, sont pour l'homme autant de sources de chagrin. Pourquoi t'abandonner sottement à la douleur ? A quoi bon tant de tristesse pour ceux qui furent, comme toi-même, sujets à la souffrance ? Ce corps même, qui semble mien, ne m'appartient pas. Je ne possède rien de ce qui est sur cette terre, et toute chose, en ce monde, est aussi bien aux autres qu'à moi. Les sages le comprennent, et ceux-là n'ont pas de déception. Il existe d'innombrables causes de douleur, et d'innombrables motifs de joie, et qui n'est pas en possession de cette vérité est le jouet des choses ; est sage, au contraire, quiconque la possède. La douleur n'a qu'une cause : le désir. La douleur suit la joie comme la joie suit la douleur. Toujours la joie enfante la douleur ; parfois, aussi, naît-elle de la douleur même. Ainsi devons-nous laisser qui veut atteindre l'éternel bonheur, mettre à la fois à part d'un côté la joie et, de l'autre, la douleur ! »

C'est ainsi qu'en résumé les philosophes hindous en reviennent à leur vertu cardinale — le détachement de tout — qui renferme toutes les autres vertus, et proclament qu'ils ne lassent jamais d'ordonner, comme la panacée contre tous les maux de ce monde, cette égalité d'âme que peuvent seules donner la connaissance de la sagesse des lois évolutives de l'univers et l'acceptation de la situation de l'homme ici-bas comme une série d'efforts successifs, parmi les difficultés toujours renouvelées, pour suivre la voie qui doit conduire à la perfection.

Leur doctrine philosophique n'est pas du pessimisme ; c'est, en réalité, la plus haute expression de l'optimisme, car elle propose, comme but final, la rédemption de toute créature terrestre. Elle encourage l'homme à jeter un regard sérieux sur la vie et sur la mort, à vivre, dans un parfait équilibre moral, ses contingences bonnes ou mauvaises, à aimer et non à jalouser l'opulence, la sagesse ou le génie d'autrui, en un mot à regarder tout ce qui arrive comme la résultante inévitable du passage préalable de l'esprit dans les existences antérieures. Toutefois, l'homme possède, en outre, la possibi-

lité d'édifier son bonheur futur, voici comment: — l'avenir dépend du présent autant que du passé, de telle sorte que, passé, présent, avenir, sont reliés ensemble comme par une chaîne sans fin. La faute consiste donc à voir devant soi un devoir certain, et à passer délibèrement et négligemment à côté·

De la sorte, pour l'hindou les grands mystères de la naissance, de la vie et de la mort ne présentent rien de terrifiant, mais une espérance infinie est un gage merveilleux de l'évolution humaine. Pour qui a fait sienne la théorie de la réincarnation, un esprit de justice absolue semble dominer l'universalité de l'œuvre divine, et des différentes formes qu'habite son âme encore grossière lui semblent aussi naturelles que les stades de l'enfance, de l'âge mur, ou de cette période actuelle en général où il demeure dans un corps mortel.

Alicia SIMPSON.

(Traduit du *Light*.)

Dans le prochain numéro

PARAITRA LA DEUXIÈME PARTIE DE :

Comment il faut étudier les Phénomènes spirites ?

« De la valeur de la table frappante et du oui-ja »

comme moyen de communication spirite

par M. LEFRANC

Recueil de Faits

La rédaction ne prend pas la responsabilité des informations, les faits rapportés exigeant parfois, pour être acceptés ou rejetés, de longues et patientes enquêtes.

LE DERNIER SOUPIR

On écrit de New-York :

Le Dr Patrick O'Donnel vient d'annoncer avoir photographié le « soupir vital » quittant le corps d'un mourant, à l'hôpital de la Mercy, à Chicago. Le docteur, en préparant son expérience, avait fait une étude sérieuse de la découverte de la radiation électrique enveloppant le corps humain, et dont l'existence a été prouvée, dit-il, par le Dr W.-J. Kilner, de Londres, aux travaux duquel il s'était associé, il y a quelques années.

M. O'Donnel est un expert en rayons X, et a souvent étonné ses collègues de Chicago en faisant devant eux quelques expériences d'où il résultait que la radiation électrique humaine pouvait être vue par des yeux humains. Pour faire ces démonstrations, il avait pris comme sujets quatre jeunes femmes. Se servant de divers agents chimiques renfermés entre deux plaques de verre, il en avait fait un écran au travers duquel, en regardant les quatre sujets, les docteurs appelés à suivre ses expériences purent apercevoir autour de leur corps la manifestation de la radiation, sous la forme d'une traînée lumineuse contournant les corps.

Après cette première épreuve, le Dr O'Donnel, dans le silence du cabinet, renouvela son expérience sur un malade à toute extrémité, qui n'avait plus que quelques instants à vivre. Là, déclare-t-il, lui a été révélée la « fuite de la vie ».

« Je regardai l'homme, dit-il, à travers un écran pendant une demi-heure. La radiation électrique était très apparente. Le patient s'affaiblissait rapidement. Je ne le quittais pas des yeux. Soudainement le médecin qui l'auscultait déclara que la mort était survenue. A cet instant même, la radiation qui avait jusque-là environné tout le corps, disparut. Je ne puis dire si cette radiation est âme ou esprit. En fait, il est impossible de savoir ce qu'elle représente. En tout cas, mon expérience me conduit à penser que c'est là le « courant de la vie ».

Les journaux américains consacrent de nombreux articles au rapport du Dr O'Donnel, et aucun d'eux ne semble se montrer incrédule devant la révélation qu'il vient de faire. — S. F.

(Le Petit Marseillais. du 19 juillet 1911).

Quelques réflexions à cet égard.

Le Dr Patrick O'Donnel n'est pas le premier étudiant du mystère qui ait photographié l'ultime moment de la vie.

Un allemand, le Prof. Elmer Gates a déjà, il y a environ un an, trouvé le moyen de photographier la vie au moment de sa disparition.

Il a découvert des rayons Y, sur la nature desquels on n'est pas encore fixé mais qui paraissent analogues aux rayons N de Bloudlot et Charpentier, d'abord si louangés pour tomber ensuite dans un discrédit immérité, et dont les radiations invisibles deviennent visibles quand on les projette sur un tableau recouvert d'une substance appelée rodopsine, dont la couleur se modifie sous l'action des projections.

Or, dit le professeur, « toutes les substances inorganiques deviennent translucides et sont rendues transparentes par les nouveaux rayons, tandis que la matière *vivante, animée,* projette une ombre sur le tableau ».

Voici comment on procède : « On prend une matière inerte, on la place entre le tube qui émet les rayons Y et l'écran. Cette matière est traversée *sans projeter aucune ombre.* Changeons la matière inerte et mettons une personne ou un animal vivant à sa place, et aussitôt *une ombre se dessinera sur le tableau.* Si l'on tue l'animal, tout de suite il devient translucide et l'ombre disparaît du tableau. L'ombre reproduite sur le tableau est donc causée par l'âme *dispensatrice de vie* (le corps aithérique) et la pénombre d'une fraction de seconde existant entre l'ombre primitive et l'absence d'ombre — et qui peut être photographiée — marque le dernier soupir de l'être mourant. X...

LE LIVRE ENCHANTÉ

Un lecteur de *Analyse et Synthèse*, (juin 1911), M. G. Betouzé, boulevard Noailles à Marseille, adresse à notre confrère l'histoire vraiment troublante que nous rapportons ici sous toutes réserves.

Marseille, le 31 mars 1911.

« Monsieur le Directeur, Paris.

« Encore sous le coup de l'émotion qui m'étreint, je viens vous donner le récit véridique de l'aventure qui m'est survenue avant-hier et qui m'eût donné des doutes sur la santé de mon état mental, si les évènements ne m'avaient pas prouvé dans la suite que j'étais parfaitement sain d'esprit.

« Très amateur de lecture, aussitôt mon repas terminé, j'ai pour habitude de me plonger jusqu'à minuit, dans un volume que je loue chaque jour dans une bibliothèque roulante de Marseille. Avant-hier, j'avais dévoré en quelques heures, un gros volume populaire de la librairie Fayard, intitulé *Fantômas*, et qui, s'il n'est pas un chef-d'œuvre de littérature, est cependant empoignant, par son étrangeté, ses péripéties toujours renouvelées, ses types légendaires et la lutte homérique d'un policier et d'un malfaiteur. J'avais besoin de distraire mes pensées, car j'étais inquiet d'être sans nouvelles d'un frère chéri, fonctionnaire en Annam, et dont j'attendais le retour annoncé avec impatience.

« Je me couchai, laissant mon livre achevé sur une table située en face de mon lit.

« Je ne pus dormir, et vers cinq heures et demie, voyant que le sommeil refusait de me visiter, je me levai pour assister à l'arrivée des barques de

pêche, que j'avais vues partir la veille. Au moment où j'allais sortir, une lueur fulgurante entoura ma table, et tandis que la sueur me coulait le long de la figure, je vis les pages du volume *Fantômas* tourner seules et s'arrêter à la page 361, et ce passage souligné à l'encre violette : « M. Rambert est mort dans le naufrage du *Lancaster* » m'apparut aussitôt. M'étant habillé à la lueur d'une veilleuse, j'étais si angoissé que je voulus avoir plus de lumière, et que j'allumai la lampe à gaz qui se trouve au milieu de ma chambre. La page 361 était toujours là, je ne rêvais pas, mais l'encre violette qui entourait tout à l'heure le passage que je venais de lire avait disparu. Je crus un moment, soit que je devenais fou, soit que j'étais victime d'une hallucination, et je restai jusqu'au jour dans un état de prostration, dans lequel je sentais véritablement que la raison m'abandonnait. Mon frère, auquel j'avais pensé toute la nuit, serait-il mort dans le naufrage du bateau le ramenant en France ? Est-ce une entité de l'espace qui me prévenait par le moyen de ce livre, de cette lueur incompréhensible et de cette ligne soulignée à l'encre violette ?

« Toute la matinée, mon travail, dans une grande administration où je suis employé, se ressentit de mon état d'esprit. Je n'osais rien dire dans la crainte des moqueries, et lorsque je rentrai pour déjeuner, je me sentis tellement malade, que mes jambes ne me soutenaient plus. Une lettre m'attendait, de la Préfecture de Marseille, me priant de passer pour une affaire me concernant. De suite je me dis que cette lettre avait une corrélation avec l'évènement de la nuit. Je courus à la Préfecture à trois heures, et là je trouvais un employé supérieur, charmant et courtois qui me dit en me voyant :

« — J'ai une pénible nouvelle à vous apprendre, Monsieur...

« — Mon frère est mort !! répondis-je.

« — Qui vous l'a dit ?

« — Je l'ai su cette nuit. Il est mort dans un naufrage, n'est-ce pas ?

« — Vous êtes aussi renseigné que moi, Monsieur.

« Je n'ai pas dit à l'employé de la Préfecture comment je connaissais l'affreuse nouvelle, et je sus que mon frère avait péri dans le naufrage d'un sampan annamite, au milieu du fleuve rouge.

« Ma douleur est immense, mais je ne peux songer cependant sans une frayeur indicible à cet avertissement qui tient du prodige et je vous avertis, Monsieur, sachant que vous me croirez, et que vous vous intéresserez à ce problème spirite qui prouve bien que les morts communiquent parfois avec les vivants.

« Recevez Monsieur, etc. C. BOUTEZÉ.

SOUVENIRS D'UN OCCULTISTE

A. — Un Mystère sans clé.

Comme beaucoup de parisiens, je connais un peu Paris, mais j'ignore totalement la plupart de ses environs. Il y a quelques vingt ans, une famille amie proposa à la mienne d'excursionner ensemble dans la forêt de Fontainebleau que je ne connaissais que de réputation ; nous acceptâmes aussitôt

Nous devions prendre le chemin de fer jusqu'à Melun où, à la gare, nous attendraient nos amis avec une voiture qui nous conduirait aux principaux sites. C'était en somme une partie de plaisir qui avait été organisée une semaine ou deux à l'avance, en vue de faire les préparatifs.

Je le répète et j'insiste sur ce détail : jamais, antérieurement je n'avais visité la forêt de Fontainebleau.

Or, quelques jours, ou plutôt quelques nuits avant la partie projetée, j'eus un rêve, en somme assez banal. Je suivais, à pied, un chemin sous bois, carrossable, à droite duquel se prolongeait une haute futaie, tandis qu'à gauche, il longeait une sorte de ravin dont le fond se perdait sous la feuillée.

Arrivé à un certain endroit, je vis à gauche une roche qui affleurait le sol, tandis qu'à droite la futaie était interrompue et remplacée par une sorte de taillis formant un fourré presque impénétrable, au milieu duquel se dressait, isolé, un arbre très élevé.

Comme j'allais dépasser cet endroit, j'y fus retenu par une force en quelque sorte invincible, dont l'action, sur moi, était mélangée de peur : je *sentais* sans pouvoir m'expliquer d'où provenait cette sensation (car c'était une oppression positivement physique) qu'il y avait dans ce fourré un cadavre humain : un homme ? une femme ? un assassiné ? un suicidé ? je ne savais, mais j'avais cette certitude absolue, dominant tout, qu'il y avait là un cadavre humain. Et plus étaient grands les efforts que je faisais pour passer outre, plus était intense la force mystérieuse qui m'empêchait d'avancer. A la fin, ces efforts devinrent si violents que je m'éveillai en sursaut et baigné de sueur.

En somme, ce n'était là qu'un cauchemar, et, après avoir repris mes esprit, je finis par me rendormir — cette fois d'un sommeil calme et sans rêve.

Contrairement à mon habitude, le lendemain je me rappelai parfaitement les détails de ce rêve, mais quoi ! ce n'était qu'un rêve — et je n'y pensai plus.

Trois ou quatre jours après, je prenais le train avec ma famille à la gare de Lyon, et, à la station de Melun, je trouvai la voiture avec laquelle nous attendaient nos amis, à qui s'étaient jointes plusieurs personnes de leurs relations, la plupart inconnues de moi... Bref, une partie complète.

Le temps était superbe, et l'on entra en forêt pleins d'entrain et de plaisir. On déjeuna, des provisions emportées, sous une sorte d'abri forestier, puis on se remit en route.

Depuis quelque temps déjà, les chevaux suivaient leur voie lorsque j'eus comme une stupeur : — notre chemin, le chemin de mon rêve, s'étendait sous une haute futaie à droite et longeait à gauche un ravin plein d'arbustes.

J'attendis, le cœur serré.

A quelque distance de là, je devais — oui, je *devais* — voir à gauche la roche affleurant le sol, et, à droite, le grand arbre isolé au milieu du fourré... Et je vis la roche... Et je vis le grand arbre... Et je vis le petit

taillis impénétrable, le fourré où *devait* se trouver, où se trouvait *certainement* le cadavre.

A l'instant où le trot de l'attelage nous amena entre la roche et le grand arbre, j'eus une angoisse et j'allais demander à descendre, *pour voir*, quand une pensée rapide comme l'éclair arrêta ma demande.

Quel, en effet, pouvait être le résultat de mon acte ?

Ou le rêve était vrai, ou il était faux. Dans le premier cas, quelle issue eût donnée à cette partie de plaisir ma découverte d'un cadavre, en présence de femmes et d'enfants ! Dans le second cas, il m'eut fallu produire des explications, raconter mon rêve, et je devenais la cible de toutes les plaisanteries de la journée !

Je gardai le silence.

Pendant quelques mois je suivis attentivement les journaux pour savoir si la forêt avait livré son secret — je n'appris rien.

Et depuis, je me suis souvent demandé si ce rêve n'avait pas été prémonitoire et quelle responsabilité morale j'avais encourue en gardant le silence...

B. — Une prédiction

Cette après-midi de printemps, nous étions réunis en petit nombre — une douzaine de personnes environ — chez Mme Nœggerath, la *bonne maman* des spirites. J'y étais venu, avec ma femme, pour prendre congé, avant de m'absenter de Paris, de cette charmante vieille personne qui a laissé à tous ceux qui l'ont connue un souvenir si parfumé d'exquise bonté. Parmi les assistants se trouvait, autant qu'il m'en souvient, l'auteur dramatique A. V.

Il pouvait être cinq heures quand fit son entrée une dame d'un certain âge, de taille moyenne et d'assez forte corpulence, de qui, après des années, le nom m'échappe. Elle nous fut présentée comme étant douée d'une voyance remarquable, que, naturellement, on lui demanda, après quelques instants de conversation, de vouloir bien laisser mettre à l'épreuve, ce à quoi, d'ailleurs, elle consentit aussitôt.

Elle s'installa dans l'angle du salon formant *cabinet* pour les médiums, s'assit sur le fauteuil préparé, et, peu à peu, tomba en trance, pendant qu'autour d'elle on observait un profond silence.

Enfin, elle parla...

Que dit, elle ? je ne me rappelle plus, je n'ai conservé de ses paroles qu'un souvenir d'absolue banalité. —Plusieurs personnes l'interrogèrent, à qui elle fit des réponses vagues, indécises, de ces réponses que, comme on dit vulgairement un enfant de cinq ans eut trouvées sans se donner de méningite.

Il me souvient notamment d'une question que posa l'un de nous — je crois que ce fut A. V. — relative à la guerre Anglo-Boer :

« Est-ce que ces pauvres gens, là-bas, dans l'Afrique du sud, vont longtemps continuer à se massacrer ? »

La réponse fut : « On ne sait pas... On ne peut rien dire... cela dépend de la volonté des hommes ! ».

Il faut reconnaître que le premier venu, sans être voyant, eût pu faire une réplique de cette force. Aussi la désillusion était-elle grande, et plusieurs personnes avaient déjà pris congé sans attendre la fin. Je me préparais moi-même à me retirer, lorsque la voyante poussa un cri en se cachant le visage de ses mains.

— « Oh !... En Afrique, ce n'est rien... Mais en Orient, c'est épouvantable !...

Comme, à ce moment, tout l'Orient était d'un calme absolu et que rien n'y pouvait faire prévoir d'évènements notables, je serais parti alors si la figure de la voyante ne m'eut intéressé au point de vue « étude ». Elle continua :

— « Deux civilisations qui se ruent l'une sur l'autre !... Du sang partout Des flots de sang ! Les peuples accourent de toutes parts, même les plus éloignées... les armées du monde entier volent vers cette guerre de races... On se massacre sans merci... c'est horrible : on torture les prisonniers.... les femmes, les enfants... On se tue avec acharnement, dans les rues, dans les maisons... Partout l'incendie... Ah ! l'épouvante !... Et les soldats qui arrivent sans cesse ! Il en vient du nord et du sud, de l'est et de l'ouest... c'est la rage et l'extermination... C'est horrible... je ne veux plus voir ! je ne veux plus voir !... »

Elle s'éveilla dans une agitation profonde, et, à mon tour je pris congé : la déception était complète. Elle avait *vu*, certes oui ; mais, pour les voyants il est difficile de distinguer un *cliché astral* de l'avenir d'un *cliché astral* du passé : ce qu'elle avait vu, c'était soit la suite de luttes du pays d'Assur, soit la ruée d'Alexandre sur l'Asie, ou les batailles des grands empires de jadis.... Telle était mon opinion.

... Quelques semaines plus tard éclatait, comme un coup de foudre, la la nouvelle subite du soulèvement des Boxers chinois, des légations européennes bombardées dans Pékin même, de Tien-Tsin arriégé, des massacres d'européens dans tout l'Empire du Milieu. Et pendant que dans les légations et à Tien-Tsin quelques poignées d'européens luttaient avec le courage du désespoir, les armées de tous les peuples civilisés, se ruaient à leur secours : le Japon, le plus proche, mandataire de l'Europe, débarquait un corps d'armée ; l'Angleterre envoyait ses troupes de l'Inde, la Russie celles de Mandchourie et la France celles du Tonkin, tandis qu'en Europe même, tous les ports des principales nations expédiaient des régiments et des régiments qui partaient vers la fournaise avec une ardeur fébrile, avec la terreur d'arriver après la conclusion du drame de sang !...

Le lendemain du jour où les journaux nous apportaient, avec la nouvelle de ce qui allait être — peut-être — un désastre pour notre civilisation, l'annonce des mesures que prenaient les gouvernements, ma femme et moi, nous nous regardâmes, et une même question jaillit de nos lèvres :

— Te rappelles-tu ce que m'a dit la voyante chez Mme Nœggerath ?

C. L.

Aurillac, imp. Ouvrière, 3, rue du Prince. -- *Le Gérant* : L. Lefranc.

NOUVELLE

Le Conseil d'Administration de l'INSTITUT DE RECHERCHES PSYCHIQUES DE FRANCE a décidé pour la rentrée prochaine, la formation d'une section d'étude de la Photographie transcendantale.

Le groupement se réunira pour l'étude de cette question, une fois par semaine, 5, rue Nicolas Flamel, à 9 heures du soir, la première semaine d'Octobre pour terminer ses travaux à fin mai 1912, soit 34 séances, dont voici le programme.

Programme des Travaux de la section d'Etude de la Photographie transcendantale

La section a pour but d'étudier photographiquement et en commun, sous la direction de M. Lefranc, chef des Travaux de l'Institut de Recherches Psychiques de France, les radiations émises par l'homme dans les conditions suivantes :

I. — Photographie animique

A. -- **Radiations d'origine physique** (Système du Docteur Baraduc)

1° Dans l'état normal et dans l'état pathologique (Maladies physiques).
2° Dans les états de sommeil provoqué (Hypnose et Magnétisme).
3° Recherches sur rayons rigides et Xx du Dr Ochorowicz.

B. -- **Radiations d'origine psychique**

1° Dans l'état pathologique (Hystérie, neurasthénie, etc.)
2° Radiographie de la pensée. (Système du Commandant Darget et Lefranc).
3° Radiographie en couleurs des sentiments.
4° Photographie des modifications subies par les plantes sensitives (fleurs, graines), microbes, dans leur vitalité, sous l'action des radiations animiques.

II. — Photographie transcendantale

C. -- **Recherches sur la photographie des corps invisibles de l'homme vivant**

1° Le double odique.
2° Le corps astral.
3° Le corps mental et le corps causal.

III. — Photographie hyperphysique

D. -- **Recherches sur la photographie des corps invisibles des décédés**

1° Le corps astral (Procédés du Dr Keeler et Hansmann).
2° Photographie des modifications subies par les plantes (sensitives, fleurs graines), microbes, dans leur vitalité, sous l'action des radiations hyperphysiques.

IV. — La fraude, l'illusion.

Pour tous renseignements concernant l'admission à ce groupe, s'adresser par lettre à M. Lefranc, Secrétaire général de l'Institut, 5, rue Nicolas Flamel.

Une section d'étude sur les matérialisations d'entités a été également formée parmi les sociétaires de l'Institut. Ils reprendront en commun les travaux commencés il y a deux mois; des empreintes de doigts avec leurs papilles ont été obtenues. Il n'est pas, besoin de dire, à la suite de ces résultats qu'une matérialisation partielle est en bonne voie, en vue d'un moulage prochain à la paraffine. Les résultats de ces travaux pour lesquels les plus minutieux contrôles seront établis paraîtrons en temps utile dans la Revue.